

Zeitschrift: Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale

Band: 69 (1955)

Heft: 1-2

Rubrik: Miscellanea

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Miscellanea

Deux nouvelles ombres héraldiques. — Le premier, dans les A.H.S., le regretté Galbreath avait, en 1928, attiré l'attention des armoristes sur l'ombre héraldique. A la question avaient répondu MM. Collins et London. Celui-ci a, dans *Archeologia*, publié une étude absolument exhaustive de l'ombre examinée, soit dans les traités, soit dans l'usage ¹⁾.

Le compte rendu paru dans les A.H.S. ²⁾ donnait la liste des ombres ainsi cataloguées et on avait été assez heureux de préciser que l'Archange saint Michel, qui figure aujourd'hui dans le blason de la ville de Bruxelles, avait bien, jusqu'au début du XVII^e siècle, été dessiné en ombre sur champ de gueules plain.

Au hasard de nouvelles recherches, on peut ajouter quelques traits au savant travail de M. London.

Celui-ci s'était demandé si les ombres de croix ancrées et d'étoiles, accompagnant le chevron d'hermines des Ghistelles, n'étaient pas des dessins inachevés. Or, l'armorial Leblancq ³⁾ ayant, au XVI^e siècle, appartenu à ce bibliophile, blasonne les armes de la Woestine « de Ghistelles au lambel d'azur à l'ombre de deux croix ancrées » (f. 208) et plus loin (f. 214) Heckelbecke « de Ghistelles à l'ombre de III quintefeilles », puis (f. 156) en Ponthieu, Quieret : « d'argent à III fleurs de lis au pied tranché de gueules, assises en l'ombre de III pointz » ; ceux-ci sont figurés comme des losanges.

Au début du XVI^e siècle, travaillait Jean Le Feron, né à Compiègne en 1490, mort vers 1570. D'une illustre famille de robe, il abandonna le barreau pour se livrer au démon de l'héraldique. Grand chercheur d'armoiries, il travailla au collège des hérauts qui existait encore et serait sans doute considéré comme le plus savant héraldiste français du XVI^e siècle, si ses ouvrages, demeurés la plupart manuscrits, étaient plus connus. En 1518, il composa un traité de blason en deux volumes, dédié au roi François I^{er}. Le premier tome a disparu ; le second, conservé aujourd'hui à l'Arsenal, a mérité d'être exposé à la dernière exposition de 1950 comme un des chefs-d'œuvre de l'héraldique du XVI^e siècle. On a été assez heureux pour retrouver à la Nationale — provenant de la célèbre collection Philipps ⁴⁾ — un manuscrit qui renferme le brouillon du premier tome de Le Feron dont on possède maintenant l'œuvre complète. Ce traité, à la différence de celui de Bara, offre l'avantage de ne pas avoir été contaminé par les fantaisies des auteurs anglais comme Legh et Bosswell et donne le dernier état du blason à la fin du moyen âge. Au chapitre LXI, f. 148, on définit : « est ombre une chose vague, non remplye de couleur ou métal tiré le plus simplement que l'on peut de la plume ou pinceau représentant la figure de la devise ». (Ce mot, on le sait, était alors synonyme de meuble) et l'ombre se trouve ainsi, un peu verbeusement définie : le contour d'un meuble figuré au trait ⁵⁾. Par ailleurs, Le Feron, à la suite de son traité, a copié un armorial extrait de sources plus anciennes ⁶⁾. Dans la Marche de France, il a blasonné et peint les armes de Montrevel « de sable au chef d'or chargé d'une ombre de lion naissant » ; le catalogue des sceaux de la collection Clairembault (N^o 6453), donne bien ces armes à Pons de Montrevel mais le graveur, ne sachant comment représenter l'ombre, a figuré un lion naissant.

Par ailleurs, un rôle peint de la seconde moitié du XV^e siècle et intitulé « s'ensuit les armes d'aulcuns gentilshommes et autres bourgeois de Mons en Hainault » ⁷⁾, donne les armes d'Audengnies qu'on peut blasonner « de sable au chef d'or au lion du même sur le tout, la partie brochant sur le chef figurée en ombre ». Si on n'a pu encore trouver de renseignements sur cette famille Montoise, du moins connaît-on ses armes, d'un bel effet décoratif.

Ainsi peut-on ajouter quelques exemples nouveaux au travail de M. London.

P. Adam.

Une catelle aux armes de Félix V. — La *Revue Historique Vaudoise* a publié en 1950 une savante étude de M. le pasteur Olivier Dubuis sur ses travaux relatifs à l'emplacement du château de Mont-le-Vieux, au-dessus de Rolle, qui a abrité pendant longtemps l'une des familles les

¹⁾ A.H.S. 1928, p. 4, 1939, p. 118, 1944, p. 81. — *Archeologia* XCIII 1949.

²⁾ A.H.S. 1950, p. 45.

³⁾ Bibl. Nat., Fr. 5232.

⁴⁾ n.a.f. 20231.

⁵⁾ M. VEYRIN FORRER définit l'ombre : « la représentation d'un meuble posé sur champ de même émail » (Précis d'héraldique, p. 20) ce que nous avouons ne pouvoir imaginer.

⁶⁾ Fo. 195 v et 322 v.

⁷⁾ Bibl. Arsenal 5027 fo. 215 v.

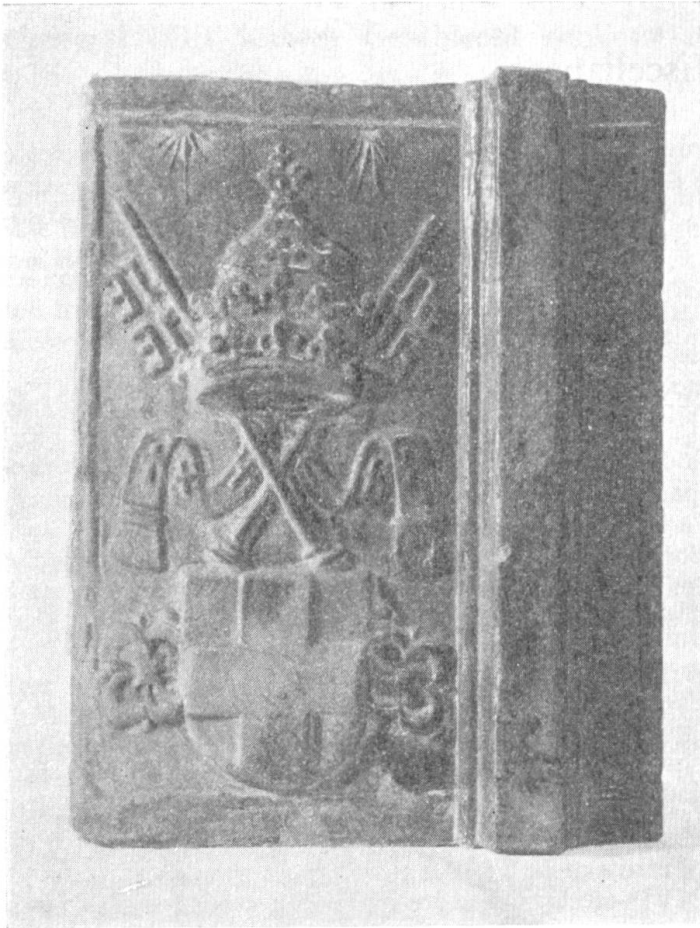


Fig. 3. Catelle aux armes de Félix V.

d'admiration pour lui. Ne voit-on pas dans la cage de l'ancien escalier du château de Colombier les vestiges d'une peinture, où il est ceint de la tiare à trois couronnes ?

Amédée de Viry, frère de Jacques († av. juin 1445), propriétaire du château de Mont, était l'un des chefs de l'armée savoissienne en 1430 lors de la funeste bataille d'Authon. Il devint propriétaire du château après la mort de son frère. Il est donc possible qu'il ait voulu réserver une chambre à Félix V lors de ses déplacements de Lausanne à Genève et l'honorer en y plaçant une catelle à ses armes. Une rénovation intérieure du château, avec installation d'un grand poêle, eut lieu probablement entre 1442 et 1449.

Sauf erreur, il s'agit là du seul exemple retrouvé en terre vaudoise des armes de Félix V avec les emblèmes pontificaux. Par contre nous connaissons à l'Abbaye de Saint-Maurice une clef de voûte et un ciboire avec ces attributs, ainsi qu'un fragment de cloche au Musée Historique de Bâle.

Ad. Decollogny.

Schweizerisches Wappenfenster in Schweden. — Im Sommer 1951 erzählte mir einer meiner Freunde, er hätte auf dem Sommersitz seiner Eltern, auf der 50 km nördlich von Gotenburg gelegenen Insel Orust, ein mit einem Wappen versehenes Fenster gefunden (Fig. 4). Beim Reinmachen der Nische einer Aussenwand war unter einer Staub- und Schmutzschicht eine in Blei gefasste Glasscheibe mit Wappen zu Tage getreten,

plus puissantes de la Côte. Il ne reste de ce castel, ruiné vers la fin du XV^e siècle, que de vagues vestiges, et il a bien fallu toute la science de M. le pasteur Dubuis pour en déterminer le plan.

Dans les débris découverts au cours des fouilles, il a trouvé des restes d'un fourneau de catelles, provenant de l'une des principales chambres. L'une de ces catelles, encore entière, porte les armes du Pape Félix V. L'écu à la croix est surmonté de l'emblème pontifical, deux clefs, aux poignées quadrilobées, posées en sautoir et sommées de la tiare pontificale (Fig. 3).

Que vient faire dans ce château l'écu de ce prince qui n'en était pas propriétaire ? Amédée VIII, fils du Comte Rouge, né en 1391, reçut la couronne comtale en 1391 déjà. Créé Duc de Savoie par l'Empereur Sigismond en 1416, il abandonna le pouvoir en 1434 pour se retirer en ermite à Ripaille. Elu pape en 1439, il se désista en 1449 pour mourir en 1451. En 1442, il obtint l'autorisation de s'établir à Lausanne, en raison de son état de santé. Dès lors, il se partagera entre cette ville et Genève. Après avoir déposé la tiare, il conserva le titre de cardinal et le droit aux insignes pontificaux. Amédée VIII avait en terre vaudoise de chaleureux amis, pleins

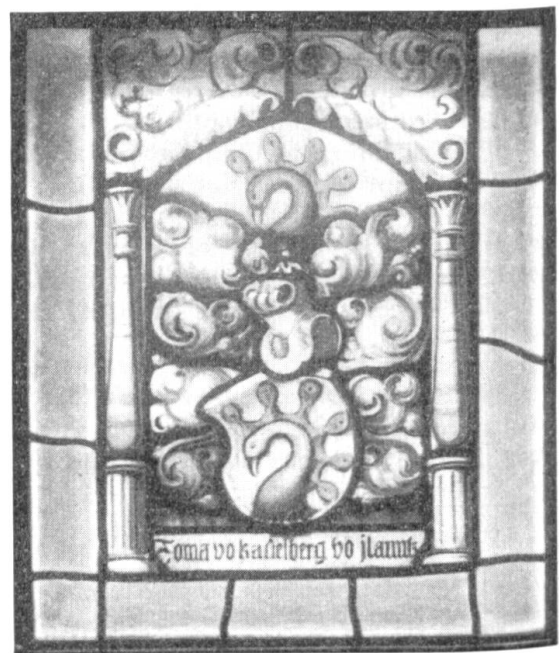


Fig. 4. Wappenfenster von Toman von Kastelberg von Ilanz.

in der sich u. a. die Farben blau und rot feststellen liessen. Im Wappenschild befand sich ein Schwanenhals mit einem mit Pfauenfedern geschmückten Rückenamm, und auf dem Helm war eine ähnliche Figur zu erkennen. Fast vollkommen durch Mörtel verdeckt, trat die Aufschrift *T. m. ä. vo Kas. . berg* hervor. Das ungewöhnliche Wappenbild liess ausländischen Ursprung vermuten. Schwäne und Schwanenhälse sind nun in den Gebieten des Oberrheins und Basels und vor allem im alten Schwaben in Wappen zu finden. Der eigenartige Rückenamm liess auf ein Vasallenverhältnis gegenüber Habsburg schliessen. In zweifacher Hinsicht konnte man auf eine bestimmte Gegend schliessen.

Dank den Heraldikern Arvid Berghman und Dr. Otfried Neubecker und der Freilegung des Fensters, wie es auf der hier gebrachten Abbildung dargestellt ist, liess sich die Herkunft einwandfrei feststellen. Die Umschrift lautet: *Toma(n) vo(n) Kastelberg vo(n) Ilanntz*. Offen bleibt die Frage, wie das Fenster bis hinauf nach der mittelschwedischen Insel Orust in ein Sommerhäuschen gelangen konnte.

Jan Raneke.

Die ehrsame Gesellschaft der Londoner Färber und ihr Wappen. — In Werken über Wappenkunst kann man wohl ein dutzend Färberwappen finden, die durchweg aus später Zeit stammen, aus dem Ende des 17. und dem 18. Jahrh. Nur wenige sind aus dem Mittelalter, so das der Brügger Färber aus dem 14. Jahrh. und das der Londoner. Das ist auch verständlich. Flandern und England sind die Länder, in denen das Färben seit jeher eine Rolle gespielt hat. Die alten flämischen Städte wie Brüssel, Gent, Brügge werden schon früh eigene Färberzünfte gehabt haben, während sie sich in manchen deutschen Städten erst viel später als andere Zünfte gebildet haben oder überhaupt nicht. Anders lag es im niederrheinischen Köln, das mit den Städten Flanderns und Englands uralte Handelsbeziehungen pflegte und in dem schon im 14. Jahrh. die Färber eine besondere Zunft bildeten. Bis zum 18. Jahrh. bestand dort für die Woll- und Tuchfärbung der städtische « Stalhof », der von den vier Stalmeesters betreut wurde. Hier wurde die Färbung nach festen Mustern, nach « stalen » überwacht. Die Färber bildeten dort die sehr angesehene Gaffel « Schwarzhaus », die in der Streitzeuggasse ihr eigenes Zunfthaus besass, nach dem sie sich auch benannten. Sie hatten auch 1396 schon ihr Siegel, das in einem Dreiecksschild ein bärtiges Brustbild zeigt, von einer Rosenranke umrahmt. In dieser Zunft waren die Waidhändler und Leinenfärber, die am Waidmarkt, am Blaubach, am Rothgerberbach und an der Wollküche sassen, vereinigt.

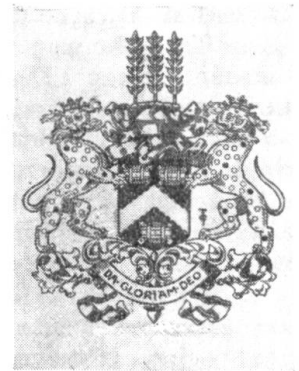


Fig. 5.
Wappen der Gesellschaft
der Londoner Färber.

In *London* müssen die Färber sehr früh etwas bedeutet haben. Schon 1188 wird eine Färbergilde erwähnt. Das Gewerbe war in England immer bodenständig. Schon die alten Briten sollen ihre Leiber gefärbt, müssen sich also auf Farben verstanden haben. Unter Eduard III., dem königlichen Kaufmann, galt der Veredelungsverkehr zwischen dem englischen Hauptausfuhrzweig, dem Wollhandel, und den flandrischen Tuchmacher- und Färberstädten als das Schwungrad der ganzen englischen Wirtschaft. Der König wusste solche flandrische Tuchmacher und Färber später nach England zu ziehen und behielt so das Geld im Lande. So kam die Londoner Färberzunft immer mehr in Blüte. Seit 1372 betätigten sich auch Frauen als Zunftmitglieder. Es wird sich meist um die Ehefrauen gehandelt haben. Aber es gab auch selbständige Meisterinnen. Um 1426 unter Heinrich VI. wurde ihre Zunft auch als Gilde, wie die Engländer ihre Zünfte nennen, anerkannt. 1472 wurden sie unter Eduard IV. inkorporiert, d. h. es wurde ihrer Zunft der Charakter einer juristischen Person zuerkannt. Die Färber gehörten zwar nicht zu den grossen Chartered Companies, den Livery Companies, die bei bestimmten Anlässen eine eigene Tracht trugen, standen aber an der Spitze der kleineren Gesellschaften. Sie besaßen auch ihr eigenes Zunfthaus, ihre Hall, die in der Nähe der Themse westlich von London Bridge lag. Leider wurde sie durch das grosse Feuer (1666) zerstört und nicht wieder aufgebaut. An mehreren anderen Stellen wurden aber neue Bauten der Färber Company errichtet; die heutige Hall wurde 1839/40 erbaut; sie liegt in Dowgate Hill, 10. Leider wurde 1666 auch das wertvolle Archiv vernichtet. Nur eine alte Eisentrufe, wahrscheinlich flämischer Herkunft, die noch heute in der Hall steht, kündet von alten Zeiten. Und natürlich das Wappen. Der eigentliche Wappenschild (Fig. 5) zeigt in schwarzem Felde einen silbernen Dornen-Sparren und in den durch diese Aufteilung entstandenen drei Feldern sieht man drei golden verschnürte silberne Ballen Krapp, woraus man wohl auf die Schwarz- und Rotfärberei schliessen darf. Offenbar aus späterer Zeit stammt der Helmschmuck: Auf einem Kranz drei aufrechte grüne Zweige des gaintree rot gefruchtet. Natürlich steht auch dieser

Helmschmuck in Beziehung zur Färberei. Es ist die Farbpflanze (Krapp). Noch heute bezeichnen die Engländer «echt Gefärbtes» als grained.

Seltsam sind die Wappenhalter: Zwei steigende buntgefleckte Leoparden mit Herzogskronen, aus deren Ohren und Mäulern Feuer hervorschießt. Als Motto führte die Company die Worte: Da gloriam Deo, «Gib Gott die Ehr», ein Hinweis darauf, dass die Zunft neben ihrem sozialen, kaufmännischen und militärischen auch einen religiösen Charakter trug, sind doch viele mittelalterliche Zünfte aus Bruderschaften hervorgegangen oder bildeten in ihrem Schoss eine oder gar mehrere Bruderschaften. Manche Londoner Gildewappen zeigen übrigens in der Anordnung der für sie charakteristischen Attribute starke Ähnlichkeit. Wie die Färber ihre drei Ballen Krapp (2 : 1), so zeigen die Schuster drei Widderköpfe, die Weinhändler drei Tonnen, die Gastwirte drei Garben, die Eisenhändler drei Stahlplatten und drei Kettenglieder. Nur diese Schilde sind wirklich alt, während die Zutaten wie der Helmschmuck, die Wappenhalter und die Devisen als spätere Zutaten aus der Renaissancezeit anzusehen sind.

Noch auf eine andere Eigentümlichkeit der Londoner Dyers' Company muss hier hingewiesen werden, die sie und die Gesellschaft der Vintners (Weinhändler) besonders auszeichnete. Sie hatten das Recht, Schwäne auf der Themse zu halten (deductus cygnorum). Es ist auf dem Festland wenig bekannt, dass das Halten von Schwänen ein Regal war und ist. Im Jahre 1877 gab es im ganzen 510 Schwäne auf der Themse; davon gehörten der Krone 400, den Färbern 65 und den Weinhändlern 45. Heute sind die Zahlen wesentlich geringer. Die Färber hatten demnach ihren Swan Warden, einen Schwanenwart, der auch eine eigene Marke führte, die Swan mark (cygninota), nämlich 4 bars (Querbalken) und ein nick (Kerbe, Einschnitt). Diese Marke wurde den Vögeln immer am ersten Montag im August auf den Schnabel geritzt. Diese Tatsache war selbst den Londonern so unbekannt, dass es in London eine Taverne gab, die den Namen «Zum zweihalsigen Schwan» führte, weil man nämlich statt nick, das man nicht mehr verstand, neck (= Hals) setzte, so dass dieses erheiternde Naturkuriosum entstehen konnte. Jedenfalls aber kann man aus diesem alten Vorrecht auf die sehr angesehene Stellung der Färbergesellschaft in alter Zeit schliessen. Noch heute wird das alte Vorrecht eifersüchtig beibehalten und beim jährlichen Bankett der Färber betritt unter den Klängen alter Musik auf Blasinstrumenten der Schwanenwart mit dem Bannerträger und seinem Gehilfen den Saal und bietet dem Zunftmeister auf hoherhobener Platte einen gebratenen Schwan an.

Wie alle Londoner Gilden hat auch die ehrenwerte Gesellschaft der Färber heute nur noch wenig gemein mit der mittelalterlichen Zunft. Sie kümmert sich aber noch um die Ausbildung des Nachwuchses und ist vor allem karitativ überaus tätig. *M. J. Giesen.*

Eine auffallende Wappenähnlichkeit. — Zwischen den beiden Wappen der alten Basler Familie Merian (Fig. 6) und der Familie Dierauer (Fig. 7) von St. Gallen besteht eine solche Aehnlichkeit, dass es schwer fällt zu glauben, dass dies ein Zufall sei.



Fig. 6 u. 7. Wappen Merian und Dierauer.

Theodor Merian gehörte zu jenen Ratsherren, welche im Januar 1563 beim feierlichen Einzug Ferdinand I. in Basel den kaiserlichen Himmel trugen, und erhielt dafür eine Besserung, welche «sein bisheriges Wappen mit einem Stern vermehrte».

W. R. St.

A-t-on, au XIII^e siècle, cherché à indiquer les émaux sur les sceaux ? — Unter dieser Ueberschrift hat L. Jéquier, in Band 66 dieser Zeitschrift, meine Theorie der Farbenangaben in Siegeln des 13. Jahrhunderts einer sachlichen Besprechung unterzogen, für die ich ihm verbunden bin. Die Entdeckung ist für die Geschichte der Heraldik wichtig genug, um noch einmal darauf zurückzukommen. Durch den Artikel «Damaszierung» in der 32. Lieferung des «Reallexikons zur Deutschen Kunstgeschichte» wurde meine Aufmerksamkeit wieder auf Fr. Warnekes «Heraldische Kampfschilde in der

Elisabethkirche zu Marburg» (Berlin 1884) gelenkt. Die dort abgebildeten Schilde zeigen die gleichen Schraffierungen bzw. Damaszierungen, wie wir sie auf den alten Siegeln antreffen. Das beweist, dass diese Zeichen früh bekannt und in Gebrauch waren. Nur was sie bedeuten, erscheint zunächst noch rätselhafter wie zuvor. Aber was könnten sie anders bezweckt haben, als die Tinkturen anzudeuten? Wenn wir darüber nachdenken, kommt es uns zum Bewusstsein, dass Warnecke und seine Vorgänger sich in einem grossen Irrtum befanden, als sie glaubten, die Schilde noch in der ursprünglichen Gestalt vor sich zu haben, welche sie bei

ihrer Uebertragung in die Kirche hatten. Es ist undenkbar, dass die Schilde « viele hundert Jahre lang ein sehr stilles Dasein geführt » haben, bis sie 1842 wieder entdeckt wurden. Farben werden durch Schmutz, chemische Einflüsse usw. allmählich unkenntlich und ein fortlaufend dem Kultus dienender Ort bedarf von Zeit zu Zeit der Auffrischung und der Erneuerung. Aus Warneckes eigener Schilderung ist zu entnehmen, dass die Schilde im Lauf der Jahre mehrfach « wiederhergestellt » wurden. Wenn wir nur eine einmalige gründliche Reinigung des Kircheninnern im Laufe eines Jahrhunderts annehmen, müsste sie 6-7 mal erfolgt sein. Wahrscheinlich war es viel öfter der Fall. Dass es dabei nicht immer mit der nötigen Sorgfalt zugeht, können wir heute noch überall bei der « Restaurierung » alter Bauwerke beobachten. Heraldische Kenntnisse kann man weder von den Handwerkern noch vom Bauleiter erwarten, und selbst die Sachverständigen versagen gar nicht selten. Dass bei den wiederholten Erneuerungsarbeiten ab und zu Irrtümer unterlaufen sind, wird niemand bestreiten. Die Schilde waren schliesslich in einen Zustand geraten, der ihre Verwendung als Schmuck der Kirche nicht mehr zulies. Immerhin ist es noch als ein Glück zu betrachten, dass man sie in einem Winkel der Kirche weiter aufbewahrte.

Das Haupträtsel an diesen Schilden ist nun, warum man die Tinkturen, die doch durch den Farbeauftrag kenntlich waren, ausserdem noch durch « Schraffierung » andeutete. Dafür gibt es nur eine Erklärung. Vergewärtigen wir uns die Vorgänge. Ich zweifle nicht daran, dass die Schilde anfänglich in ihrer ursprünglichen farbenfreudigen Gestalt, wie sie beim Turnier benutzt worden waren, in der Kirche aufgehängt wurden. *Aber den plastischen Auftrag können sie damals noch nicht gehabt haben.* Es ist völlig undenkbar, dass die Turnierteilnehmer mit den durch den Gipsauftrag bis zum doppelten und dreifachen ihres Gewichts beschwerten Schilden zu Fuss oder zu Pferd kämpften. Als die Schilde ihren Weg in die Kirche fanden, hatten sie nur einen Lederbezug mit einem Farbaufstrich. Die Zeit verging und änderte sich und mit ihr die Anschauung des Klerus. Da muss es eine Periode gegeben haben, wo man eine gewisse Nüchternheit in der Dekoration der dem Gottesdienst gewidmeten Räume anstrebte. Man vermied auffallende Farben, vielleicht aus dem Grunde, weil sie die Aufmerksamkeit der Gläubigen von den Zeremonien ablenkten, etwa so, wie man ja auch später aus den reformierten Kirchen jeden Bildschmuck fernhielt. Weil man aber doch die ursprünglichen Besitzer, zu deren Andenken die Schilde aufgehängt waren, kenntlich machen wollte, deutete man nunmehr die Tinkturen durch die aus den Siegeln bekannten plastischen Kennzeichen an. Wieder vergingen Jahre und Jahrzehnte und man kam (wohl im Zeitalter der Renaissance) zu der Ueberzeugung, dass eine farbige Ausstattung doch der Kirche zur grösseren Zierde gereiche. Nun wurde alles wieder bunt übermalt, später vielfach « restauriert », und so sind die Schilde in *zum Teil sehr veränderter Gestalt* auf uns gekommen.

Im einzelnen mögen sich die Ereignisse etwas anders abgespielt haben, wie hier gemutmasst wird. Das Endresultat bleibt unverändert. Jedenfalls kann es m. E. keinem Zweifel unterliegen, dass *schon im 13. Jahrhundert ein Verfahren, heraldische Tinkturen durch besondere Kennzeichen anzudeuten, bekannt war.* Dass diese Zeichen überall dieselben waren, habe ich nicht behauptet, im Gegenteil, sogar verschiedene Zeichen für dieselbe Farbe nachgewiesen. Aber für unsere Gegend (Rheinland und benachbarte Bezirke) sind sie im allgemeinen zutreffend.

Die Deutung der Marburger Schilde wird durch die mehrfache « Restaurierung » erschwert. Jedenfalls hat Warnecke sich wiederholt geirrt. Eine Berichtigung an *dieser* Stelle würde jedoch zu weit vom eigentlichen Thema abführen.

Walther Möller.

Das Hugenotten-Kreuz. — Vor einiger Zeit hatte man Gelegenheit, aus dem Studio Bern eine Unterhaltung zwischen mehreren deutsch-schweizerischen Redaktoren über ein Thema zu hören, das ihnen offensichtlich erhebliche Sorgen machte: das Tragen ausländischer Dekorationen, das bekanntlich von der Bundes-Verfassung für einen weiten Kreis Schweizer Bürger untersagt wird ¹⁾. Ganz wie bei der Diskussion, die der Volksabstimmung vom Jahre 1932 über das gleiche Thema vorherging, konnte man hiebei eine erstaunliche Unkenntnis der tatsächlichen Gegebenheit des Problems feststellen, das meist unter einem irrigen Gesichtswinkel betrachtet wird, indem man Orden = Dekoration mit Orden = Association verwechselt. Tatsächlich ist ja die Verleihung einer Dekoration meistens nichts anderes als der sichtbare Ausdruck der Anerkennung für eine bereits geschehene Leistung, aber durchaus nicht das, was die Gegner der Auszeichnungen darin sehen wollen, nämlich eine Aufforderung des Aus-

¹⁾ Art. 12 der Verfassung von 1874: « Mitglieder der Bundesbehörden, die eidgenössischen Zivil- und Militärbeamten, die eidgenössischen Repräsentanten und Kommissarien, sowie die Mitglieder kantonaler Regierungen und gesetzgebender Behörden... allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten... ».

landes, sich in seinen Dienst zu stellen! Da es sich doch nicht um eine Association, sondern um eine Dekoration handelt, so liegen irgendwelche dahin tendierende statutarische Verpflichtungen auch gar nicht vor. Ganz abgesehen von dem merkwürdigen Misstrauen, das in dieser Hinsicht vor allem in der deutsch-sprachigen Schweiz gegenüber der Integrität der in Frage kommenden Personen, also der höchsten Magistrate des Bundes und der Kantone, noch immer herrscht, so haben wenigstens die Welsch-Schweizer den relativen Trost, den Stern eines Gross-Offiziers der Ehren-Legion auf der Uniform des Generals Dufour auf seinem Denkmal in Genf erblicken zu können, wie ja überhaupt das Ordens- und Titel-Verbot der Bundes-Verfassung¹⁾ im französisch sprechenden Teil des Landes so wenig tragisch genommen wird, dass selbst Grossräte das Bändchen ihres ausländischen Ordens im Knopfloch tragen und eidgenössische Obersten sich, übrigens falsche, Herzogs- und Grafen-Titel schweres Geld kosten lassen. Die gesetzlichen Vorschriften erlauben übrigens durchaus das Tragen von Abzeichen derjenigen Orden, die keine Dekorationen, sondern wirkliche Associationen im Sinne der ursprünglichen Bedeutung des Wortes sind. So zählt zum Beispiel der Ritter-Orden vom heiligen Grabe mehrere Schweizer Offiziere zu seinen Mitgliedern²⁾. Noch bemerkenswerter ist der Umstand, dass auch reine Dekorationen von Schweizern durchaus angenommen werden dürfen, wenn sie nicht von einer Regierung — denn nur diese ist im Gesetzestext erwähnt —, sondern von einem Souverän oder Prätendenten direkt verliehen werden.

Dass die offiziell dekretierte Enthaltensamkeit von fremdem Tand oft dazu führt, dass der farbenfreudige Bürger sich dann mit den Bändern und Médailles von Gesangs-Vereinen oder Schützen-Gesellschaften, und zwar im ausgiebigsten Masse, « verziert », dies wurde bereits seit langem von ausländischer Seite bemerkt³⁾! Auch die vorübergehende Popularität des Sport-Abzeichens während des letzten Krieges mag hiemit im Zusammenhang stehen. Aber « amtlich gebilligt » ist dies so wenig wie die vielleicht allzu forcierte Wappen-Freudigkeit allerneuester Zeit: unter internationale Verträge zieht es der Schweizer Unterhändler vor, lieber mehrfach ein nüchternes Amts-Siegel zu setzen, statt sich seines, allerdings in den seltensten Fällen historischen Familien-Wappens zu bedienen, wie man solche z. B. noch unter der Wiener Kongress-Akte und selbst dem Versailler Friedens-Vertrag sehen konnte.

Eine Art Mittelding zwischen den « gefährlichen » Orden und den Vereinsabzeichen nimmt ein, vom künstlerischen Standpunkt aus sehr hübsches Kreuz ein, das man vielleicht häufiger in der welschen als in der deutsch-sprachigen Schweiz findet und das einen ausgesprochen konfessionellen Charakter hat. Es handelt sich um das Hugenotten-Kreuz, auch wohl nach seinem Ursprungs-Gebiet Cevenner Kreuz genannt. Seine Entstehung ist relativ wenig bekannt, trotzdem seine sehr markante Form einige Zeitungs-Artikel⁴⁾ und eine kleine Broschüre⁵⁾, veranlasst hat. Es handelt sich um ein achtspitziges Kreuz mit kleinen Kugeln an den Enden, das zwischen seinen Armen etwas verkümmerte stilisierte Lilien zeigt, deren Form manchmal zu der irrigen Interpretation als Dornen aus der Krone Christi Anlass gegeben zu haben scheint. Am unteren Arme dieses Kreuzes hängt eine Taube mit dem Kopf nach unten. — Die älteste, wirklich authentische Erwähnung dieses Kreuzes findet sich in einem Manuskript aus dem Anfang des 18. Jahrhunderts⁶⁾, während sein Vorkommen in der Schweiz ganz erheblich jünger ist, da man es hier wohl erst seit dem Ende des vorigen Jahrhunderts antrifft⁷⁾. Es stammt ohne Zweifel aus der Gegend der Cevennen, von wo es dann als typisches Abzeichen der Hugenotten schliesslich auch über die französischen Grenzen hinaus und speziell in der welschen Schweiz verbreitet wurde.

Seine Rolle als Symbol des kämpferischen Protestantismus ist um so auffallender, als es sich ohne Zweifel um ursprünglich katholische Insignien handelt, die, wie man annehmen kann⁸⁾, umgestaltet und seit Ende des 17. Jahrhunderts im Grossen fabriziert wurden, und zwar durch Goldschmiede in Lyon und Nîmes, die sichtlich eine ebenso kommerzielle wie

¹⁾ Siehe zu diesem Thema unsere ausführlichen Darlegungen in der Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte (1945, S. 291 sq.), in denen wir auch einlässlich auf die irrigen Auffassungen einer Zürcher Dissertation aus dem Jahre 1936 eingegangen sind.

²⁾ Siehe auch unseren *Beitrag zur Geschichte des Ordens vom heiligen Grabe* in Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte (1952, S. 130 sq.).

³⁾ LOUIS (BALME) DE MONTALBO, *Armoiries et décorations*, Paris, 1911, S. 9-10.

⁴⁾ RAOUL ALLIER, *La croix huguenote*, im Bulletin de l'Eglise de Sochaux-Charmont (Doubs) — der uns vorliegende Ausschnitt aus einer waadtländischen Zeitung trägt weder deren Namen noch ein Datum — ; *La croix huguenote*, in « La Vie protestante » (Genf 4. Nov. 1949) ; J. ARNAL, *La croix huguenote ?*, in « L'Eglise wallonne » (Ausschnitt o. D.).

⁵⁾ PIERRE BOURGUET, *La croix huguenote*, éditions du Musée du « Désert », Le Mas-Soubeyran, commune de Mialet (Gard), 1949 ; 26 Seiten, illustriert.

⁶⁾ BOURGUET, *op. cit.*, S. 13 (Manuskript No 13 848 der Stadt-Bibliothek Nîmes).

⁷⁾ ALLIER, *op. cit.*

⁸⁾ Der Verfasser des in Anm. 7) erwähnten Manuscriptes gibt das Datum « um 1688 ».

publizistische Geschicklichkeit besessen : man ist fast versucht, an die Propagierung des « Mutter-Tages » zu denken !

Denn dieses Kreuz ist ja in der Tat nichts anderes als das auseinander genomme Kleinod des höchsten Hof-Ordens der alten französischen Monarchie, des Ordens vom heiligen Geiste, den König Heinrich III. 1578 gestiftet hat ¹⁾. Dieser Orden, dessen offizielle Existenz in Frankreich mit der Revolution von 1830 aufgehört hat ²⁾, wurde aber auch weiterhin von den verschiedenen Prätendenten verliehen : so konnte man seine Halskette noch 1934 auf dem Ordens-Kissen bei der Beisetzung des Prinzen Sixtus von Parma sehen, der sie vom Herzog von Madrid erhalten hatte, welcher als legitimistischer Prätendent ³⁾, im Gegensatz zum Hause Orléans, die ihm vom Grafen von Chambord überkommenen Ketten des Ordens König Alfons XIII. von Spanien hinterliess, der, wie man weiss ⁴⁾, sich mit den Gedanken trug, nach seinem Thron-Verzicht in Spanien (Januar 1941), selbst als Chef des Gesamthauses Bourbon Ansprüche auf den französischen Thron zu erheben. — Das Kreuz des Ordens vom heiligen Geist ist achtspeitzig ⁵⁾, mit goldenen Kügelchen an den Enden, mit einem breiten, weisse-maillierten Bord, mit goldenen stilisierten Lilien zwischen den Armen ; sein oft grün emailliertes Medaillon ist mit einer weisse-maillierten Taube belegt, deren Flügel weit ausgebreitet sind und so einen Teil der Kreuzesarme verdecken, während der Kopf der Taube auf dem unteren Kreuzarme aufliegt. Diese Taube symbolisiert, wie wohl allgemein bekannt, den heiligen Geist. Im Falle des Hugenotten-Kreuzes hat man sich darauf beschränkt, jede Emaillierung fort zu lassen und die Taube, anstatt sie auf das Kreuz zu legen, an dessen unterem Arm, jedoch auch mit dem Kopf nach unten, aufzuhängen.

Es sei hier erwähnt, dass man auch eine Variante des Cevenner Kreuzes antrifft, die sogar seine ältere Form sein könnte und bei welcher die Taube durch eine Ampulle ersetzt ist. Wir nehmen an, dass diese sich aus den tränenförmigen Perlen entwickelt hat, die man so häufig an den Schmuckkreuzen der Renaissance aufgehängt findet, wenn es sich nicht gar auch hier um ein Überbleibsel aus katholischer Zeit handeln sollte : die « heilige Ampulle » hat ja in der Tat eine grosse Rolle bei der Salbung der französischen Könige in Reims gespielt ⁶⁾, wo der Dom-Schatz noch heute einige Reste der im Jahre 1793 von den Revolutionären zerbrochenen Reliquie bewahrt. Allzu eifrige Autoren ⁷⁾ berichten sogar von einem Ritter-Orden der heiligen Ampulle, der jedoch niemals existiert hat, was freilich die geschäftstüchtigen Juweliere des 17. Jahrhunderts nicht gewusst haben.

Es besteht also keinerlei Grund, die Form des Hugenotten-Kreuzes von der des Johanniter-Kreuzes direkt abzuleiten ⁸⁾, noch von derjenigen der anderen Orden der französischen Monarchie : die vereinigten Orden U. L. F. vom Berge Karmel und von St. Lazarus ⁹⁾, die unter Ludwig XIV. eingeführte Kreuz-Form des St. Michael-Ordens ¹⁰⁾, wie diejenigen des St. Ludwigs-Ordens ¹¹⁾ und der Militär-Verdienst-Dekoration ¹²⁾ sind ja nur Nachahmungen der Form des Kreuzes des Ordens vom heiligen Geiste. Ein Vergleich des Kreuzes des letztgenannten Ordens mit dem Hugenotten-Kreuz wird jeden unvoreingenommenen Beobachter zu dem Schlusse bringen, dass dieses ohne Zweifel von einer Dekomposition des Ordens herrührt.

Wenn man an die so lebhaften konfessionellen Gegensätze denkt, welche die Folge des

¹⁾ *Almanach royal pour l'An M DCCC XXX*, S. 276 ; MAXIMILIAN GRITZNER, *Handbuch der Ritter- und Verdienstorden... innerhalb des XIX. Jahrhunderts*, Leipzig, 1893, S. 77-78 ; unsere Ausführungen in « Chambers's Encyclopaedia », London, 1950, Bd. 3, S. 517.

²⁾ Art. 63 der « Charte constitutionnelle » vom 14. August 1830.

³⁾ HENRI DE LA PERRIÈRE, *Le roi légitime*, Paris, 1910.

⁴⁾ RAMÓN DE FRANCH, *Genio y figura de Alfonso XIII*, Genf, 1947, S. 243 sq. (Cap. XIV : La Casa de Borbón y la legitimidad, Kapitel, das weitgehend auf unseren Notizen aus der Zeit unserer Tätigkeit im Dienste des Königs basiert).

⁵⁾ Die Form der achtspeitzigen Ordens-Kreuze basiert auf der um 1500 definitiv gewordenen, modernen Gestalt des Johanniter- oder Malteser-Kreuzes.

⁶⁾ BOURGUET, *op. cit.*, S. 15.

⁷⁾ Wir zitieren als neuestes Beispiel H. GOURDON DE GENOUILLAC, *Nouveau Dictionnaire des ordres de chevalerie*, Paris, 1892, S. 292.

⁸⁾ Über dessen Entwicklung, vgl. unsere Ausführungen in der Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte (1945, S. 48 sm.).

⁹⁾ RENÉ PÉTIET, *Contribution à l'histoire de l'Ordre de St. Lazare de Jérusalem en France*, Paris, 1914, S. 301 ; *Almanach royal*, Paris, 1830, S. 344. — Wir bemerken, dass der in neuester Zeit auch in der Schweiz vertriebene sog. St. Lazarus-Orden eine 1910 von internationalen Ordens- und Titel-Schwindlern lancierte Neuerfindung ist, die als grober Unfug sowohl vom Chef des kgl. Hauses Bourbon wie der Kanzlei der Ehren-Legion und dem Heiligen Stuhl angeprangert wurde (Osservatore Romano vom 15./16. April 1935 und 19. Febr. 1947).

¹⁰⁾ Ordonnanz vom 12. Januar 1665 (im « Recueil général des anciennes lois françaises », von Jourdan, Decrussy und Isambert, Paris, o. D. No. 446).

¹¹⁾ THIERRY MICHEL DE PIERREDON, *Ordres français de chevalerie — contribution à l'histoire des ordres de mérite*, Rodez, 1923, S. 29 sq.

¹²⁾ Id., S. 49 sq. (Diese war den Protestanten vorbehalten).

Widerrufes des Ediktes von Nantes waren, so kann man nur überrascht darüber sein, wie es die kaufmännische Geschicklichkeit einiger Goldschmiede fertig bekommen hat, aus dem doch in Frankreich allgemein bekannten Kreuz des höchsten Ordens der Monarchie, der überdies seinen Mitgliedern noch besondere religiöse Verpflichtungen auferlegte ¹⁾, ein ausgesprochen anti-katholisches Partei-Abzeichen zu machen und es in den kalvinistischen Kreisen zu verbreiten, die doch speziell der bildlichen Darstellung des Kreuzes durchaus abgeneigt waren, das man ja auch erst in allerneuester Zeit und keineswegs allgemein wieder in den reformierten Tempeln antrifft. — Heutzutage ist natürlich dieser besonders kämpferische Akzent abgeschwächt und viele Träger des Hugenotten-Kreuzes mögen sich seiner kaum noch bewusst sein. So glaubten wir auch in aller Unparteilichkeit seine eher überraschende Genesis einmal darstellen zu können.

H. C.v.Z.

Le grand sceau d'Elisabeth II. — Le nouveau grand sceau de la reine Elisabeth II de Grande-Bretagne est du type en usage en Angleterre depuis de longs siècles ²⁾ : d'un côté la souveraine sur son trône, de l'autre à cheval. Le dessin est dû à un membre de l'Académie royale, Gilbert Ledward ; la Monnaie de Londres vient de confectionner en argent les matrices ³⁾.

L'héraldique n'a qu'une très petite place dans ce sceau. Nous le regrettons, car ses dimensions l'auraient aisément permis : le diamètre est de 6 pouces (15,24 centimètres) ⁴⁾. Il y a seulement, suspendus à gauche et à droite du trône, deux petits écussons aux armes écartelées d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

Au point de vue artistique, le grand sceau du roi George VI ⁵⁾, de la main de Sir Wm. Goscombe John, nous a paru plus satisfaisant, mais l'artiste s'y était déjà borné à mettre un seul petit écusson aux armes royales.

Pour l'historien et le juriste, les inscriptions du sceau sont naturellement très intéressantes. Celui de George VI portait : GEORGIUS.VI.D.G.MAG.BR.HIB.ET.TERR. TRANSMAR.QUAE.IN.DIT.SUNT.BRIT.REX.F.D.IND.IMP. (George VI par la grâce de Dieu, roi de Grande-Bretagne, d'Irlande et des territoires britanniques au-delà des mers, défenseur de la Foi, empereur de l'Inde). Celui de la reine Elisabeth II porte sur l'avvers : ELIZABETH.II.DEI GRATIA.BRITANNIARVM.REGINA.FIDEI.DEFENSOR, et sur le revers : ELIZABETH II D.G.BRITT.REGNORVMQVE SVORVM CETER.REGINA CONSORTIONIS POPVLORVM PRINCEPS F.D., ce qui signifie donc l'omission de l'Irlande, la suppression évidente des Indes, et la qualification de reine de ses autres royaumes (y compris l'Irlande du Nord) et de chef de la communauté des peuples formant le « commonwealth » britannique. La traduction de « head » (chef) par « princeps » est certainement du latin classique, trop classique dirions-nous, préférant le terme, constitutionnellement plus correct, de « caput ».

H. C. de Z.

Un fer à dorer aux armes des Zurlauben. — En septembre 1953, à Laigle, dans le département de l'Orne, ancienne généralité d'Alençon, des terrassiers creusaient une tranchée dans le milieu de la rue Thiers, entre l'ancienne église Saint-Martin et la petite rivière de la Risle. Parvenus un peu au-delà de la rue du Four, en face de la maison de M. Duval, à quelques pas du pont actuel de la Risle, ils découvrirent, à 50 cm. de profondeur, dans une boue noirâtre et marécageuse, située immédiatement sous l'empierrement de la chaussée, deux morceaux de cuir qui attirèrent leur attention. C'était des fragments découpés en ovale, de 7 cm. sur 6 et demi, d'un cuir parfaitement conservé de couleur marron foncé. Sur l'un des deux se détachait l'empreinte profonde d'un fer à dorer armorié, portant encore quelques traces de dorure (Fig. 8).

La rue Thiers s'appelait au XIX^e siècle rue du Pont-Gaillard ; elle conduisait avant la Révolution à une passerelle légère sur la Risle, nommée communément la Planche-Gaillard. Au moyen âge, le cimetière qui entourait l'église Saint-Martin ne s'étendait pas jusque-là (on n'a pas retrouvé d'ossements à cet endroit), et il est possible qu'au XVII^e siècle, une maison ou une propriété d'agrément urbaine se soit trouvée à l'emplacement de la découverte ou

¹⁾ Der Rosenkranz (dizain) und das Brevier des Ordens, die vom Grafen von Chambord benutzt wurden, befinden sich heute im Museum der Ehren-Legion in Paris.

²⁾ ANTHONY WAGNER, *Heraldry in England*, Londres et New York, 1946, p. 5.

³⁾ *The Sphere*, Londres 15.8.1953, p. 223.

⁴⁾ Le grand sceau de Frédéric I^{er} roi « en Prusse », a un diamètre de 15,8 cm. Celui de l'Empereur Rodolphe II, utilisé en 1585 et du type héraldique, a 13 cm., celui d'Amédée VIII de Savoie, du type équestre, employé en 1413, a 10 cm. de diamètre. Ces mesures que nous avons vérifiées nous-même, permettent une comparaison.

⁵⁾ *The Royal Academy illustrated*, Londres, 1937, p. 116.

tout à côté. Le strate où furent mis au jour les morceaux de cuir paraissait antérieur à l'empierrement de la rue. Au même niveau on recueillit un grand nombre d'épingles anciennes en laiton de cuivre d'une fabrication locale.

Ces vestiges furent remis à M^{lle} R. Dronne, femme de lettres et archéologue, qui a publié récemment un intéressant livre sur la ville de Laigle. Elle en fit l'objet d'une communication à la Société historique et archéologique de l'Orne qui a son siège à l'Hôtel Libert à Alençon ; cette communication a été résumée dans les *Bulletins trimestriels* de cette Société, n^o 30, 1954, p. 2-3 ; l'auteur pense que ces feuilles de cuir ont pu appartenir à un nécessaire à aiguilles et épingles, dit « aiguillier », mais il n'est pas exclu que ce puisse être les débris d'une reliure de livre.

Les armes que porte ce fer sont celles des Zurlauben, famille de Zoug, qui a donné de nombreux officiers au service de France, où ils ont parfois porté le nom de la Tour-Châtillon, barons valaisans dont ils prétendaient descendre. Les armoiries du fer reproduit ci-dessus se lisent : *écartelé, aux 1 et 4 d'or à la tour crénelée de sable ; aux 2 et 3 d'azur au lion d'argent tenant de la dextre un tronç d'arbre feuillé de 3 pièces d'or ; sur le tout d'azur à une fleur de lis d'or*. Rappelons à ce propos qu'une intéressante étude, due à G. de Vivis, sur les armes de cette famille, a paru en 1897 dans les A.H.S.



Fig. 8. Fer aux armes des Zurlauben.

Origine des Armes de Luxembourg. — Henri III de Limbourg († 1226) portait d'argent au lion de gueules à la queue fourchée (Wampach II 54) Waleran II son fils († 1226) s'armait de même dès 1222 (ibid. 136, 144), le lion couronné apparaissant à la mort de son père.

Son frère Gérard S. de Wassemberg († 1225) et ses descendants brisaient par inversion des émaux (BA. 26) ; leur cadet Frédéric S. de Lummen, Avoué de Hesbaye ajoutait à ces armes un semé de coquilles d'azur (BA. 25).

Waleran II de Limbourg eut quatre enfants, deux de chacun de ses deux mariages. On ignore les armes de l'aîné, Henri IV († 1247), pendant la vie de son père ; vraisemblablement un lambel d'azur, brisure de son fils aîné Adolphe C. de Berg († 1259) (BA. 8), tandis que le cadet Waleran IV († 1279), Duc de Limbourg, portait les pleines armes du Duché (BA. 22) ; le sceau du second Waleran I S. de Montjoie († 1242) nous est parvenu abîmé (Wampach II 355), on ne peut en distinguer la brisure ; mais son fils Waleran II de Montjoie brisait d'un lambel de sinople (BA. 36).

Aîné du second lit, Henri Comte de Luxembourg par héritage d'Ermesinde sa mère († 1247), porta les armes du Limbourg brisées par modification du champ (Wampach II 425). Le lion de gueules brochant sur une burelle d'argent et d'azur qui seront celles de Luxembourg (BA. 17-F. W. 440-WP 51, etc.). Le troisième émail étant, on le remarquera, celui de la brisure des Cadets de Limbourg.

Le dernier fils Gérard de Luxembourg S. de Durbuy († av. 1300) brisant les armes de son frère par adjonction d'un lambel d'or (BA. 18). De ce dernier métal seront, dans la suite, les brisures des Luxembourg (chef, pour les Ligny, franc quartier pour les Houffalize).

Selon un sceau cité par « Fahne » (*Geschichte der Grafen von Salm und Reifferscheid*, 1866), les Reifferscheid-Wildenberg, issus d'un frère de Henri III de Limbourg, avaient déjà brisé par modification du champ.

Comme plusieurs membres du lignage de Limbourg, au dire de Hemricourt, ils quitteront le lion quand le duché aura été conquis par le duc de Brabant (1288).

La brisure par modification du champ n'était pas rare ; les sires de Ralerupt, Cadets des Comtes de Brienne, avaient, dès 1230, posé le lion des Brienne sur un burelé (DD. 1569).

Par curiosité on notera que les Lusignan, qui portaient un burelé d'argent et d'azur brisaient par addition de meuble de gueules, aile d'oiseaux, de lions, un lion seul pour les rameaux des rois de Chypre.

Ainsi par deux modes de brisure différents, on arrivera à des armes semblables.

D'où la légende de l'origine commune des Luxembourg et des Lusignan, tous issus de la fée Mélusine.

Au XV^e siècle, les Luxembourg-Saint-Pol criaient « Lusignan » et portaient sur le heaume « une syrene qui se boigne en un boing » (Berry éd. de Viriville p. 48).

P. A. E.

✓
Zum Wappen Tanner von Tau und Bollenstein (Ergänzung zum Nachtrag von P. Placidus Hartmann im Bulletin 1953 Nr. 3 S. 36). — Wie so oft, bieten auch in diesem Fall die Wappenscheiben heraldische Belege. Vom Ritter Konrad Tanner befindet sich im Historischen Museum St. Gallen eine schöne Wappenscheibe von 1609 (Egli Nr. 102 mit Abbildung und ausführlicher Beschreibung). In der Sammlung Ermitage in St. Petersburg befand sich eine ganz ähnliche Scheibe von 1608 mit der Signatur HS des Glasmalers Hans Steritz von Konstanz (Boesch, ZAK 1939 Nr. 36 mit Abb. 7); diese Scheibe wurde vom Schweiz. Landesmuseum erworben (Jahresbericht 1935 S. 21). Der im Nachtrag von P. Placidus erwähnte Ferdinand Büeler von Schwyz hatte einen Sohn Franz Carl, der Chorherr von St. Pelagi in Bischofszell wurde und als solcher 1660 eine Rundscheibe stiftete (jetzt im Ortsmuseum Bischofszell) und eine weitere 1683 in eine Kapelle in Schwyz (Boesch, Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte, Heft 83, 1946, S. 53 mit Abb. 3). Auf beiden hat der Chorherr in üblicher Weise auch die Wappenbestandteile (Tau und Bollenstein) seiner Mutter Tabitha Tanner anbringen lassen.

Dr. Paul Boesch.

Internationale Chronik — Chronique internationale



Fig. 9.

SUISSE. — Les armes de Mgr Raphaël Forni.

— Le 31 juillet 1953 S.S. Pie XII a nommé Internonce apostologique en Iran et Archevêque titulaire d'Égine le prélat tessinois Mgr Raphael Forni, docteur en philosophie, théologie et droit canon. Mgr Forni est né le 24 mai 1906 à Villa Bedretto.

Voici ses armes dessinées par Mgr Bruno B. Heim.

La famille Forni est mentionnée à Villa Bedretto depuis 1457. Armes : de gueules à deux lions d'or soutenant un four d'argent couvert d'une coupole de sable, au chef de l'Empire (d'or à l'aigle de sable, becquée et membrée de gueules). Voir : Alfredo LIENHARD-RIVA : *Armoriale Ticinese*, p. 166.

SCHWEIZ. — Genealogisch-heraldische Gesellschaft Zürich.

— Jahresbericht. — 1954 wurden 10 Vorträge und Kurzvorträge gehalten, wobei neben Familienforschung und Heraldik auch verwandte Gebiete zur Geltung kamen. Ernst Rüedi erzählte aus der Praxis eines Zivilstandsbeamten. Dr. Hans Kläui, Oberwinterthur, gab ein Bild von der Mannigfaltigkeit der Lebensverhältnisse im zürcherischen Stadtstaat und ihrer Bedeutung für den Familienforscher. Kunstmaler Hans Lengweiler, Luzern, berichtete aus seinem Schaffen

als Heraldiker, und Dr. G. Zeugin, Bern, sprach anhand von Lichtbildern über die heraldischen Marken und Stempel der Schweiz. Dr. Hugo Schneider, Zürich, verschaffte den Mitgliedern einen Einblick in die Methode und Technik der Burgenausgrabung, und Ernst Akert, Zürich, führte uns auf kultur-historischen Wanderungen durch die Schweizer Walsersiedelungen. Der Ausflug im Juni hatte als Ziel den Ort der Jahresversammlung der Schweizerischen Gesellschaft für Familienforschung : Baden und Königsfelden. Diese Veranstaltung war durch Kurzreferate (Die Stadt Baden in alter Zeit, die Spanischbrötlibahn) vorbereitet worden. Die Hauptversammlung im Januar beschloss die Annahme neuer Satzungen. Am St. Felix und Regula-Tag (11. Sept.) wurde die Wintertätigkeit eingeleitet durch das traditionelle Jahresfestchen, an welchem Prof. Schopf von seiner Tätigkeit als Familienforscher erzählte. Die Zahl der Mitglieder beträgt gegenwärtig 72. Die Gesellschaft ist Kollektivmitglied der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft und Sektion der Schweizerischen Gesellschaft für Familienforschung. Dr. H. Bleuler.

SUISSE. — Armes de la Société Médicale Neuchâteloise. — A l'occasion de son centenaire en 1952, la Société Médicale Neuchâteloise a abandonné l'écu tricolore et peu esthétique dont elle se servait pour adopter un nouvel emblème : coupé d'or au pal de gueules chargé